

## La fin des bacchanales

### *Les invasions barbares* de Denys Arcand

Pierre Barrette

Numéro 115, été 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/10702ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Barrette, P. (2003). Compte rendu de [La fin des bacchanales / *Les invasions barbares* de Denys Arcand]. *24 images*, (115), 4-5.

## La fin des bacchanales

PAR PIERRE BARRETTE

**L**e déclin de l'empire américain était un film sur le bonheur, qui n'avait de grave que la perspective ahurie qu'il ouvrait sur le vide existentiel de ses personnages, des hédonistes repus pour qui le sexe, l'amitié, la bouffe et le bon vin existaient désormais en lieu et place des rêves de jeunesse (rêves d'amour, de gloire, de succès intellectuel), dont la faillite sur le plan personnel pouvait se lire comme la liquidation au niveau social de l'idéal nationaliste. *Les invasions barbares*, qui fait revivre les mêmes personnages dix-sept ans plus tard, possède pour sa part la gravité des thèmes qui le traversent, de la mort à la drogue, mais Arcand réussit à distiller tout au long de ce douloureux constat une intelligence salvatrice, qui est comme l'irruption de la vie au milieu du désert. Davantage qu'une comédie, à mille lieues de ces farces ineptes que le cinéma québécois produit à la chaîne maintenant qu'on croit avoir découvert ce qui attire le public dans les salles, son film a la rigueur acérée d'une satire en même temps qu'il révèle une mansuétude attendrie, une sorte de profondeur qui est un baume sur la causticité habituelle d'Arcand, non moins présente mais comme humanisée et élevée par sa confrontation avec le thème de la mort. Non seulement le cinéaste renouait-il ici avec l'esprit qui lui a permis aux différents moments de sa carrière de réaliser ses meilleurs films, mais il le fait avec une qualité de regard qui est le propre de la maturité, le caractère singulier de l'artiste qui affronte ses démons éternels sans complaisance.

Cette réussite est d'autant plus réjouissante qu'il était permis de craindre le pire. Deux de ses plus récents films (*Love and Human Remains* et *Stardom*), tournés en anglais et qui pour cette raison se trouvaient largement en rupture par rapport à l'espace social québécois, pouvaient laisser croire qu'Arcand s'était plié aux impératifs du succès à tout prix et avait concédé au dieu argent (celui des moyens de production) une part de son intégrité. La rumeur qui précé-

dit *Les invasions...* nous avait en outre appris que la distribution comprenait des noms tels Stéphane Rousseau, Jean-Marc Parent, Mitsou et Sophie Lorain, rien non plus pour rassurer le cinéophile qui conservait quelque espoir de retrouver intacte dans ce film la part la plus personnelle de l'univers du créateur de *Réjeanne Padovani*. Cela pouvait présager une œuvre moulée sur des formes à la mode, pétrie de préoccupations au goût du jour et dont la présence au générique d'un groupe d'humoristes menaçait de confirmer les desseins racoleurs. Le défilé dans la chambre d'hôpital des ex-maîtresses de Rémy (Sylvie Drapeau et Sophie Lorain, toutes deux trop caricaturales pour sembler vraies) menaçait même de faire basculer le film du côté de la farce.

Fort heureusement, nous n'avons pas eu droit au film redouté mais plutôt à une œuvre qui exprime sa luminosité singulière grâce à une sobriété et à une retenue qui, si elles tardent à s'imposer, finissent ultimement par révéler le véritable projet d'Arcand. Car dès lors qu'il se met à traiter sincèrement de la mort, sans les faux-fuyants drolatiques que le cabotinage autorise mais sans non plus tomber dans le pathétique, le film trouve sa respiration propre, qui ne doit rien à l'esbroufe ni à la mode. *Le déclin de l'empire* autorisait une certaine légèreté: la quête du bonheur est son leitmotiv et Épicure, l'idole qu'on y vénère. Le temps des *invasions* appelle pour sa part un climat beaucoup plus sombre: c'est l'heure des bilans, l'heure de l'affrontement avec les barbares, qui sont désormais partout. Les attentats du 11 septembre 2001 sont clairement désignés dans le film (pour la première fois, l'empire est touché sur son propre territoire), mais ceux-ci apparaissent vite comme le symptôme localisé d'une confrontation beaucoup plus large avec l'Autre, l'immigrant, l'étranger dont la prolifération dans le Québec autrefois tissé si serré force à une



Sébastien (Stéphane Rousseau) et Rémy (Rémy Girard).

remise en question fondamentale de ce qui nous définit socialement. En ce sens, la manière à la fois caricaturale et extrêmement sévère (pour ne pas dire démagogique) dont est présenté le système de santé, par delà les effets humoristiques qu'il est possible d'en tirer (le discours en langue de bois de la directrice de l'hôpital est un vrai morceau d'anthologie), prend ouvertement dans le contexte du film valeur de synecdoque. Comme toujours chez Arcand, l'individuel et le collectif se rejoignent, se réfléchissent, s'interpénètrent: l'invasion du tissu social par des forces étrangères, qui provoque la gangrène de l'ancien système de valeurs, trouve son corollaire dans le cancer de Rémy, jamais nommé, jamais diagnostiqué en tant que tel mais dont on comprend vite qu'il représente la manifestation concrète, physique, du mal qui ronge l'empire.

Par ailleurs, le fils disparu de sa vie depuis plusieurs années, ce rejeton avec qui il n'a jamais réussi à s'entendre et qui réapparaît tout à coup à son chevet, n'est pas moins que la maladie l'incarnation du mal qui le travaille. Dans les derniers jours de sa maladie, en proie au délire, Rémy s'exclame en voyant surgir son fils au milieu du groupe d'amis qui l'accompagnent: «C'est lui, le prince des Barbares!» Cette affirmation, surgie du tréfonds de son inconscient malade aux prises avec le démon de la mort, constitue à n'en pas douter une des clés du film. Sébastien représente tout ce que Rémy refuse du monde contemporain, l'informatique et les jeux vidéo, les téléphones cellulaires, la vitesse, l'argent, le pouvoir; Rémy lui reproche de n'avoir jamais lu un livre de sa vie, de ne pas poser sur le monde ce regard critique qui permet de le garder à distance.





Rémy (Rémy Girard) et Nathalie (Marie-Josée Croze). La causticité d'*Arcand* humanisée et élevée par sa confrontation avec le thème de la mort.

Ce qui hier séparait les hommes et les femmes s'est déplacé subrepticement entre les générations, et plus qu'un simple conflit, le clivage entre ces deux êtres révèle un fossé entre leurs mondes; c'est ni plus ni moins à un changement de paradigme qu'on assiste, et il est intéressant qu'*Arcand* fasse le choix de placer un océan entre les deux hommes, et presque la planète entière entre le père et la fille, irrémédiablement inconciliables. Car le monde laissé en héritage par les baby-boomers à leurs enfants est jugé très durement: déchirements et abdications de toutes sortes sur les plans personnel et familial, affrontements stériles dans l'univers du travail (le portrait que trace le cinéaste du syndicat des employés de l'hôpital est féroce), abandon de la plupart des idéaux qui avaient donné un sens à leurs jeunes années. Projetés dans la tourmente, les jeunes du film choisissent des solutions extrêmes mais cohérentes qui, pour une rare fois dans le cinéma québécois actuel, ne sont pas une fuite abstraite sans objet mais incarnent un refus circonscrit d'un monde qu'ils n'ont pas choisi: Nathalie (la fille héroïnomane de Diane, jouée sobrement par Marie-Josée Croze) reste au pays mais fuit dans la drogue, Émilie vit sur un voilier à l'autre bout du monde alors que Sébastien, selon un des paradoxes qu'affectionne particulièrement *Arcand*, trouve dans les vieux pays un contexte plus propice à la poursuite d'une carrière de prestige.

*Arcand* est un cinéaste lucide, intran-sigeant; cette détermination morale se reflète tout particulièrement dans la manière dont il lui arrive de cadrer ses personnages qui, fixés à l'écran, jettent un regard hors champ qui crée comme un décalage subtil par rapport au réalisme habituel du cinéma et force en quelque sorte le spectateur à interroger ce qui lui est ainsi soumis. De la même manière qu'il le faisait dans le *Déclin*, il use également du montage comme d'un outil lui permettant de placer dos à dos des personnages, des attitudes, des discours; en dialectisant subtilement le rapport entre les plans, il arrive à générer un sens qui ne pourrait pas être tout entier compris dans l'image. Mais cette dimension plus satirique du film, dont la charge virulente contre les institutions ne passera certainement pas inaperçue, risquerait de rester stérile si elle n'était pas en bout de course contrebalancée par un regard extrêmement humain, notamment sur la mort et l'amitié, auquel vient se mêler sans pompe ni discours une réflexion nuancée sur l'euthanasie. En ce sens, il faut rendre aux principaux acteurs du film — en l'occurrence Rémy Girard, Stéphane Rousseau et Marie-Josée Croze — tout le crédit qui leur revient. Ils ont su, chacun dans son registre, donner à leur rôle cette part de gravité mesurée qui, dans le contexte d'un film qui oscille constamment entre l'humour et la tragédie, constitue une frontière ténue qu'il n'est pas aisé de maintenir. Stéphane

Rousseau en particulier, de qui on aurait pu s'attendre à plus de cabotinage, est assez remarquable: il a une présence assurée à l'écran, une sorte de force tranquille, une capacité de nuance dans l'expression des sentiments qui n'est pas sans rapport avec l'impression durable que nous laisse le film d'avoir assisté à une des belles manifestations de la relation entre père et fils du cinéma québécois. Le mérite en rejaillit bien entendu aussi sur *Arcand*, qui a su voir en lui cette profondeur, et placer en partie sur ses épaules le fardeau délicat mais considérable de la réussite d'un film à la fois critique et serein, désabusé sans être trop cynique, un film dans lequel son amour profond pour les personnages qu'il a créés irradie et où la mort, le sexe, l'humour sont en équilibre précaire, l'équilibre de la vie. ■

#### LES INVASIONS BARBARES

Québec-France 2003. Ré. et scé.: Denys Arcand. Ph.: Guy Dufaux. Mont.: Isabelle Dedieu. Mus.: Pierre Aviat. Int.: Rémy Girard, Stéphane Rousseau, Marie-Josée Croze, Marina Hands, Dorothée Berryman, Johanne-Marie Tremblay, Pierre Curzi, Yves Jacques, Louise Portal, Dominique Michel, Toni Cecchinato, Mitsou Gélinas, Markita Boies, Roy Dupuis, Yves Desgagnés. 102 minutes. Couleur. Prod.: Denise Robert et Daniel Louis pour Cinémaginaire (Québec) et Fabienne Vonier pour Pyramide Production (France). Dist.: Alliance Atlantis Vivafilm.